

De quelques coups de vent sur Acigné

Georges Guitton, décembre 2021

Le réchauffement climatique et ses catastrophes en cascades nous font presque oublier que les courants d'air destructeurs furent de toutes les époques. Notre défaut de mémoire collective tient pour une part à l'absence de documents écrits : peu d'instruments de mesures dans les siècles passés pour objectiver les événements, pas de médias pour fixer l'histoire et au fond peu d'émotion notable dans un temps où le fatalisme dispensait les populations de verser des larmes. Qui parle encore de la tempête du 7 décembre 1703 qui balaya la Manche, engloutissant 1500 navires et tuant 10 000 personnes ? Oui, 10 000 !

En France, les spécialistes recensent 22 tempêtes catastrophiques du début du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Les dernières en date sont celles d'octobre 1987 et de décembre 1999, toutes deux très ravageuses pour l'Ouest du pays. Sans doute les seules que l'on n'a pas oubliées.

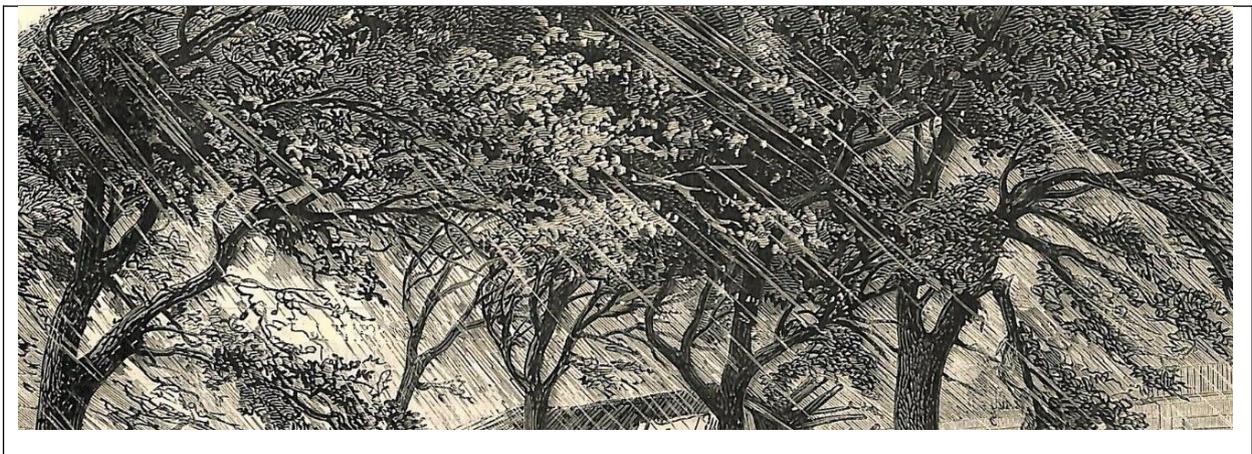


Un ouragan, peinture d'Émile Breton (1831-1902). Ce peintre a donné une large place dans son œuvre aux ciels nuageux et venteux.

1760 : tornade à Acigné !

Face au désert général des archives, Acigné a une chance. Car une des tornades qu'elle a subies, le 1^{er} juin 1760, se trouve particulièrement bien renseignée. Cela grâce aux administrateurs du royaume et de la province qui s'inquiétèrent pour une fois des dégâts causés par l'ouragan.

Ce jour-là, la grêle et le vent se déchaînent sur quatre paroisses : Acigné, Thorigné, Noyal et Cesson. Pommiers déracinés, récoltes hachées, campagne défigurée. Quelques jours plus tard, le sénéchal de Rennes entreprend une visite sur les lieux. Dans son procès-verbal dressé à l'intention de l'intendant de Bretagne, il avoue sa surprise devant la « désolation affreuse » qu'il vient de constater. Ces moissons totalement détruites et cette misère des paysans soudain portée à son comble.



Un sénéchal au rapport

Tellement ému, le sénéchal, qu'il met en place une commission de trois membres, où figurent un prêtre et un aristocrate, pour évaluer le montant des pertes. Il espère ainsi que les sinistrés obtiendront « les adoucissements et les soulagements » qu'ils méritent, bref qu'ils seront indemnisés. Il faut attendre plus de deux mois, le 4 août, pour que la commission remette enfin son rapport. Son évaluation est extrêmement détaillée. Acigné et ses 1900 habitants ont subi le plus gros préjudice des quatre communes : 9 190 l. Ce « l » signifiant probablement livres.

Et après ? Les trois commissaires des États de Bretagne envoient leur Mémoire à Louis XV dans lequel ils présentent au roi « le tableau affligeant » des calamités endurées par son peuple en juin dernier. Imaginez, Majesté, la moisson allait bon train quand, patatras, « un ouragan épouvantable, accompagné de grêle » a détruit toute espérance, plongeant tout à coup les paysans « dans l'indigence la plus affreuse ». L'avenir s'annonce encore plus sombre : plus de graines pour ensemer les terres et plus d'argent pour payer les impôts.

Le mutisme de Louis XV

C'est pourquoi, insistent les trois notables, la première mesure que doit prendre le roi est l'exemption des impôts, du moins pour cette année. Ils le supplient en outre « de faire distribuer dans les paroisses des secours proportionnés aux pertes » subies.

Malheureusement, on ignore totalement si Louis XV donna suite à cette saine requête. Aucun document ne l'atteste à ce jour. « Hélas, le mystère demeure ! », regrette l'historien local

René Veillard dans son Histoire d'Acigné¹. De même, on ne saura pas si la tempête donna lieu à ces processions propitiatoires dont le XVIII^e siècle breton semblait friand.

Des prières contre la tempête

Ainsi le 15 mars 1751 un ouragan s'abattit. Venu du sud-ouest il traversa Acigné et toute une part de notre actuel département. Alors l'évêque de Saint-Malo fit exposer dans le chœur de sa cathédrale les reliques du saint éponyme afin de conjurer la colère des cieux déchaînés. Pendant ce temps à Rennes les fidèles sollicitaient à grand renfort de prières publiques l'intercession de la Vierge Marie jugée apte à juguler le vent et une pluie qui depuis un mois ne s'arrêtait pas. Chacun avait l'espoir que la sainte dame agirait avec l'efficacité dont elle avait fait preuve trente ans plus tôt pour empêcher que le grand incendie ne détruise la ville dans sa totalité².

Sous la monarchie de Juillet

Passons au XIX^e siècle. La moisson d'événements historiques s'y présente mieux car c'est le siècle où la presse connaît une formidable expansion. À l'affût des moindres faits divers, elle ne manque jamais de rapporter les exactions de la nature en furie. Sous la monarchie de Juillet (1830-1848) trois journaux trihebdomadaires occupent à Rennes le terrain de l'information : *L'Auxiliaire Breton* (tendance « libérale » et louis-philipparde), *Le Journal de Rennes* (catholique et royaliste) et *Le Progrès* (républicain et progressiste). De droite, du centre ou de gauche, aucun de ces trois organes ne passe à côté du coup de tabac qui vint assombrir le pays rennais au cours du bel été de 1847.

Dimanche 18 juillet 1847

Il ne s'agit pas vraiment d'un ouragan, mais d'un épisode orageux sévère comme il en existe plusieurs dizaines par siècle. La manière dont les journaux en parlent traduit l'émotion ressentie.

Nous sommes le dimanche 18 juillet. Cela fait deux semaines que le pays de Rennes étouffe sous la canicule. « Nous éprouvons depuis quelques jours des chaleurs vraiment extraordinaires. Pendant le jour, le thermomètre centigrade monte au soleil à plus de 40 degrés, et la nuit il ne descend pas au-dessous de 20 et 23 degrés », rapporte *L'Auxiliaire Breton*.

Des drames en cascade

Durant ces nuits d'été, des dizaines de chiens hurlent à la mort le long des quais de la Vilaine. Les esprits s'échauffent, des drames surgissent. À la baignade du Gué-de-Baud, deux notables rennais se noient alors que l'un d'eux porte secours à l'autre. La ville pleure. À Combourg, un facteur meurt d'un coup de chaud durant sa tournée. À Épiniac, une

¹ René Veillard, *Acigné... hier – Des origines à la Révolution*, livre dactylographié, 1974, p. 64-67. L'épisode est repris en 1999 par Alain Racineux dans son *Histoire d'Acigné et de ses environs*, p. 94-95.

² Voir Yannick Lageat, Alain Hénaff et Étienne Ravier, article « "Délits d'eau" et "volements de sables", les "offensives éoliennes" sur les côtes bretonnes au XVIII^e siècle », revue *Physio-Géo*, volume 14-1, p. 147-169.

domestique devient subitement folle, il faut l'interner, tout cela à cause de la fournaise. À La Boussac, un journalier du château, accablé de chaleur, se jette avec son cheval dans un étang dans le but de se rafraîchir. On en retire bientôt deux cadavres. Dans les campagnes la sécheresse tourne au désastre. À Redon, « la chaleur tropicale compromet gravement la récolte de blé noir », s'alarme le *Journal de Rennes*.

La trêve des pigeons

Bref, on n'en peut plus, il faut que ça explose. Ce sera pour ce dimanche 18 juillet. La matinée commence sereinement sous un ciel d'azur. Une foule de curieux admire les 103 pigeons voyageurs de la société colombophile de Liège, qui viennent de prendre leur envol depuis le quartier de Bourg-l'Évêque. À 15 heures, c'est la fin du monde, si l'on en croit la presse : « En un instant, le soleil s'est voilé, les nuages les plus noirs ont remplacé le ciel bleu ; enfin il s'est élevé une poussière tellement épaisse qu'il est devenu impossible de voir à quelques pas de soi dans les rues », raconte *Le Journal de Rennes* du lendemain. Mais d'où vient cette « trombe de vent », cet « orage affreux » ?

Récoltes hachées, vitres brisées

De la forêt de Rennes, au-dessus de laquelle l'orage semble avoir éclaté, il s'étend ensuite aux communes environnantes, Saint-Sulpice, Noyal, Châteaubourg. À Saint-Sulpice, « les blés et les pommiers sont hachés d'une manière désolante ». Le bourg souffert. Il a subi des grêlons qui « éclataient comme des coups de pistolet contre les persiennes et les contrevents », selon les mots de *L'Auxiliaire*.



Article du journal rennais
L'Auxiliaire Breton
paru le 19 juillet 1847,
au lendemain de la tempête.

— Hier, vers 3 heures de l'après-midi nous avons ressenti, à Rennes, une espèce de trombe de vent provoquée sans doute par une violente pluie tombée dans nos environs. Le vent soufflant de l'est à l'ouest apporté sur la ville un tourbillon de poussière tel que l'air en était obscurci, et qu'à 20 pas on eût dit un épais brouillard.

Ce phénomène a été immédiatement saisi d'un orage qui a éclaté plutôt sur nos environs que sur la ville.

P. S. Au moment où nous mettons sous presse nous apprenons qu'un orage terrible a éclaté hier sur la forêt de Rennes, à 3 heures. Au milieu de coups de foudre effrayants, une grêle, dont quelques grêlons étaient gros comme des œufs de poule, a fondu sur la forêt et les communes environnantes. Dans le chemin de Mi-forêt à Saint-Sulpice, près de 40 arbres ont été foudroyés et déracinés; les branches des arbres ont été coupées et semées sur le sol. On n'avait jamais vu dans ces communes un tel fléau.

Partout les blés sont hachés, les pommiers coupés. La perte est incalculable. On ne peut mieux s'en faire une idée qu'en se représentant la route de Rennes à la forêt, couverte de branches et de feuillages, comme si une procession fervente y eût passé.

L'étang de la Vallée a monté en une demi-heure de 46 c., chose incroyable !

C'est à ce moment, sans nul doute, que la trombe de vent dont nous parlons ci-dessus a fondu sur Rennes.

Le Progrès - Courrier de la Bretagne relève lui aussi ces « énormes » projectiles criblant non seulement la forêt, mais aussi le village de Noyal-sur-Vilaine... Là, les billes de glace sont devenues « grosses comme des œufs » si bien que « toutes les vitres des habitations et de l'église ont été brisées ». *L'Auxiliaire* complète le sinistre tableau : « À Noyal et communes environnantes, une multitude d'arbres chargés de fruits ont été abattus », les récoltes sont détruites.



Autre peinture
d'Émile Breton,
de 1898.

Flaubert était là

Le déchaînement fut bref. Très vite, le soleil et le calme furent de retour. Nous le savons par le témoignage de deux jeunes voyageurs anonymes, devenus par la suite célèbres : Gustave Flaubert et son compagnon Maxime du Camp. À la fin d'un tour de Bretagne qu'ils effectuaient sac au dos depuis presque trois mois, ils se trouvaient à Rennes le samedi 17 juillet. C'est là que, sur le Champ-de-Mars, Flaubert vit un phoque savant dans une baraque foraine³. Il l'admira, le plaignit, puis le croqua en deux pages dans son récit de voyage *Par les champs et par les grèves*. Le jeune écrivain n'a pas aimé Rennes et ne songea qu'à décamper, direction Vitré et le château de la marquise de Sévigné.

Donc vers 16 h, le dimanche 18 juillet, les deux « routards » prennent à Rennes la diligence de Vitré. L'orage a relativement épargné le centre de la ville et vient de passer quand ils traversent notre campagne. « Il avait beaucoup plu, écrit Maxime du Camp, la terre était mouillée, et les arbres égouttaient leurs feuilles. De pâles clartés de soleil blanchissaient les buissons ; on entendait gronder sourdement un tonnerre presque éteint, et les quatre chevaux de notre petite diligence trottaient au bruit de leurs grelots. »

³ Au sujet de ce phoque et de ce qu'il représente, voir notre livre : Georges Guitton, *Le phoque de Flaubert*, aux Presses universitaires de Rennes, 2021.

Sur la grand'route, les deux compères traversent le village des Forges, en Noyal, pour aller ensuite « relayer » à Châteaubourg cette « bourgade insignifiante ».

Le village des Forges à Noyal, où passa la diligence de Flaubert, juste après l'orage.



Après la tempête

Mais les deux romanciers en puissance ne s'intéressent pas aux dégâts que vient de causer la tempête, ni aux ardoises arrachées ni aux pommiers à terre. Ils ne voient rien pour une raison que l'on devine à la lecture du carnet de Gustave Flaubert. Dans la diligence, note-t-il, « jeune fille très légère qui filait de Rennes... plaisanteries aimables ». Ainsi, tout occupés à conter fleurette nos deux jouvenceaux sont passés à côté du spectacle du dehors. Finalement Flaubert et Du Camp réalisent qu'ils se sont lourdement trompés. Cette jeune fille, elle n'avait vraiment rien de léger.

Vers 19 h, arrivés à Vitré, ils peuvent se tourner vers le tableau qui s'offre à leurs yeux et que Maxime Du Camp décrit avec un certain romantisme : « Le ciel avait rappelé ses nuages, et les avait rassemblés en larges bandes dans un coin de l'horizon ; son azul pâle verdissait aux approches de la nuit ; le vent courait par nappes humides, et faisait frissonner les acacias de la promenade, où cheminaient quelques bonnes-gens endimanchés. »

Ainsi s'achève, dans l'apaisement d'un soir d'été, la tumultueuse journée du dimanche 18 juillet 1847.

